

Présentation

Il aura fallu plus d'une décennie pour que ma première idée d'écrire un essai sur l'amitié aboutisse finalement à la publication du présent ouvrage. Si les péripéties que ce texte eut à subir sont nombreuses et instructives, je ne puis me lancer dans un récit détaillé, il occuperait plus que l'espace d'une note préliminaire. Qu'il suffise de dire que j'ai trouvé beaucoup d'incompréhension, comme une preuve vécue de ma première croyance en la relégation théorique et politique de l'amitié, et comme un signe de la difficulté à envisager ce sentiment hors cadre. En même temps, les difficultés que j'ai rencontrées — et beaucoup, aussi, venaient de moi — ont permis à cet essai de m'accompagner longtemps, de me transformer, de se métamorphoser. Tour à tour nécessité de survie intellectuelle durant ma « glorieuse » année sous les drapeaux, envie de premier ouvrage publiable, second doctorat renégat, remords permanent, manuscrit refusé, labeur à recommencer, puis espoir vital de nouveau, le projet m'a suivi tant et plus, de 1998 à maintenant. Un tel compagnonnage me fait douter que je sois à même de me séparer de ce manuscrit, mais enfin j'imagine que ce jour-ci est le bon. Je vais donc faire les présentations entre ce livre et vous.

Ma thèse en ces pages est assez directe, et le premier chapitre en redonnera plus précisément les contours. Dans la théorie des sentiments, surtout celle que marquent des références aux textes grecs et à leurs avatars, l'amitié passe souvent pour une affection du juste-milieu, un lien de modération et d'égalité, un refuge contre les passions, etc. Ce portrait des amis bien comme il faut tranche, il est vrai, avec presque tous les exemples des héros

de l'amitié. Eux, des anciens Grecs jusqu'aujourd'hui, ont une fâcheuse tendance à s'emporter, exagérer, passer les bornes. Je ne tiens pas cet écart, et d'autres analogues, pour un hasard. Au contraire, je pose que, dans la relation de nos passés ou de nos vies, nous disposons de l'expérience d'une amitié qui comprendrait les formes mesurées, mais aussi passerait à l'extrême, aux grandes intensités. Or la réintégration manifeste de cet excès amical dans notre pensée de la relation a des conséquences immenses sur les caractères et les problèmes de l'amitié. Comment nous croyons aimer, comment nous aimons sont aussitôt altérés. Dans la suite, j'isole donc des questions, des opinions, des dogmes que je mets à l'épreuve d'une amitié qui ne se confonde plus avec son seul régime minimaliste. Les six premiers chapitres s'attachent particulièrement à *qualifier* l'amitié dès lors que certains verrous conceptuels ont sauté. Les six autres chapitres *examinent* cas et rubriques de notre expérience amicale, du contenu du temps partagé aux trahisons. L'ensemble peut être lu dans son ordre numéral, car il a bien un déroulement. J'ai pourtant le souhait que, la thèse étant entendue, chaque section puisse également être explorée pour elle-même, sans souci de l'apparente suite.

Tout du long, la matière grecque est cruciale pour l'argumentation. Elle n'est pas la seule référence évidemment, et j'inclus à côté des *classiques* Cicéron, Plutarque et Montaigne, de l'aussi *présent* que la série télévisée *Smallville*, des chansons de rock ou le site électronique *facebook*. Il demeure que des textes grecs faufilent le tout. Nous n'en sommes plus à l'heure des évidences sur ce sujet, d'où cette rapide explication. Mon intention n'est pas *lettres-classiques*, et de montrer l'éternel humain sous ses formats divers. J'affirme juste que je ne vois pas comment j'arriverais à parler d'amitié sans *mes* Grecs (qui ne sont donc ni un peuple, ni une nation, ni une collection exhaustive d'autorités, que sais-je). En effet, c'est d'abord *mon* incapacité si l'on veut: je ne puis guère élaborer en oubliant mon grec. Après tout, hors le français, il s'agit de la langue que j'ai étudiée le plus longtemps, dans sa grammaire et les discours qu'elle permet, de mes douze à mes trente ans. Et je tais la folie de mes huit ans, sur les journées que je passais à relire le vieux manuel de mythologie grecque qui traînait dans la bibliothèque familiale. Je rassure, je dispose d'autres raisons, moins individuelles. En dépit des doutes actuels, la

matière grecque (légendaire, figurative, politique et théorique) est capitale historiquement pour de très nombreuses sociétés. Je ne renvoie pas seulement à la coalition impérialiste qui se nomma *Occident* afin d'étendre son pouvoir. Je songe également au monde arabo-musulman, aux confins de l'Asie hellénisée, ou aux aspirations néo-classiques d'Haïti ; entre autres. Assurément, « les Grecs » ont moins inventé que ré-agencé des éléments qui préexistaient à l'époque de l'Attique classique, chez les Égyptiens et les Phéniciens par exemple. Il n'empêche que le site utopique auquel Rome et tant de sociétés se sont rapportées est une Grèce fantastique. Un tel rapport m'intéresse ; beaucoup plus, je dois le souligner, que la *vraie vie* des Athéniens ou les *realia* du siècle de Périclès. Pour notre propos, m'importe que les théories de l'amitié, exprimées en grec avec une insistance exceptionnelle dans la tragédie, la poésie, la philosophie, la parole politique, donnent les lignes d'un débat que je vois (peu) évoluer dans la pensée qui se lie à la composante hellénique. Toutefois, dans le corpus grec comme d'autres, une voie minoritaire se faisait entendre, qui développait l'espoir d'un sentiment nonpareil. En traitant les œuvres grecques *avec* les livres des Lumières, les gestes contemporains ou les réflexions modernes, je ne m'intéresse pas à une mythique origine. Je me concentre sur les reconstructions et les motifs pour lesquels un type de discours (comme une version rigide d'Aristote) continue d'avoir plus de succès que tel autre (les Atrides d'Euripide par exemple). Je lis donc souvent par anachronisme croisé, l'objectif étant de produire ce jour quelque pensée qui à la fois se souvienne et vaille pour plus tard.

L'ambition est là, qui oriente l'émergence d'une singularité par la recherche, et renonce aux prétentions de l'impersonnel objectif se livrant à la ventriloquie de *la science* en leur petit nom propre. La nécessité d'un *je* même pour le « savant » parcourt mes autres livres. Mais cette fois, j'utilise de manière beaucoup plus obvie les acquis du *moi* qui dit *je*. Sans doute, je n'imaginai pas discourir d'amitié sans montrer ce que j'avais à subir, à traverser, quelles que soient mes idées sur les sentiments. Il s'est imposé à moi, dès le début, que je devais recourir au biographique dans la trame de ma démonstration. Comment régler l'affaire fut en revanche très empirique, et, au fur et à mesure du livre, je relate certaines de mes

tentatives ; je laisse cette évocation pour la suite. Disons que ce manuscrit sera passé par cinq états successifs, les versions deux à quatre ne faisant qu'amender (plus ou moins largement) la première forme. Quand la force, le désir et la frustration m'ont donné la possibilité, en mai 2008, de repenser complètement le dispositif que j'avais conçu avant la fin du siècle, j'ai opté pour un essai qui avance par des paragraphes détachés, qui passe d'une époque à l'autre, d'un plan de réalité plus textuelle à l'un plus accidentel, où mes amies, mes amis, par une fiction théorique, devenaient des personnages supplémentaires sous l'aspect de pronoms. À bien des égards, je me suis approprié un registre discursif illustré par des livres comme les *Fragments d'un discours amoureux* de Roland Barthes ou *La Carte postale* de Jacques Derrida, ouvrages devant beaucoup de leur audace au *De l'amour* de Stendhal. Après ces auteurs, j'ai articulé une critique des concepts et des langages à une relative exposition de moi-même, pour aboutir à un ensemble cohésif et discontinu, qui sollicite jadis et naguère sur un sujet sentimental, qui oscille entre le rhapsodique et l'ésotérique. À une époque où le mot d'ordre dominant semble de *ne plus rien risquer* dans la pensée et l'écriture que le strict minimum, je ne doute pas que mon essai déconcerte ou irrite. J'ai néanmoins l'espérance que mon livre puisse transporter aussi, et ouvrir, fût-ce fugitivement, une nouvelle exaltation.

D'ores et déjà, au cours des rédactions multiples du manuscrit, j'ai reçu beaucoup de lectures fortes, qui m'ont encouragé à persister et signer. Je songe en particulier à l'attention d'Anne Berger, Laurent Ferri, Pierre Judet de La Combe et Pietro Pucci, à qui je veux rendre hommage. Les remerciements sont insuffisants pour répondre à la confiance dont m'ont témoigné, aux deux moments les plus critiques de cette recherche, Hélène Cixous et Arthur Cohen. Je dédie ce livre à l'une et à l'autre, qui, à dix ans d'intervalle, *autorisèrent* cet essai. À travers eux, l'ouvrage est bien sûr destiné aux amis¹.

1. Dans le corps du texte, les références précises à la pagination sont omises : ces informations figurent à la fin de l'ouvrage. Sauf quelques rares cas, c'est moi qui traduis les citations.

I. Entre l'amitié

1. Et s'il s'agissait d'autre chose? L'amitié, calme et froide conseillère, raisonnable, équanime, tempérée, est-elle *toute* l'amitié? Devons-nous croire la prescriptive description dominant les courriers du cœur, les sommes philosophiques et nos leçons de morale? Des amis paisibles, bienheureux et mornes, j'en connais en effet; mais vous comme moi je suppose trouvons aisément en nos livres, nos mémoires, un peu plus de turbulence se disant cependant amitié. Alors oui, il existe une sorte d'idéal type, dans le juste milieu, le réconfort et la douceur. C'est une relation à deux — ou alors à beaucoup, les amis de nos amis étant etc. —, et y entre en tout cas un certain sens du calcul, on compte ses amis, et l'on compte sur eux. Une amitié à l'occasion célébrée en de bizarres éloges comme la rassurante alternative à l'ardent ou superficiel amour, comme une parenté de substitution, comme le refuge ombragé des anciens émois. Elle existe, celle-là, mais pourquoi la penser définitive? Les siècles de parlure, les chœurs de l'ordre social, l'empilement des traités nous incitent à agir, à aimer, à dire comme il faut. Rien ne garantit pourtant que nous obéissions jamais, et jamais entièrement. Rien ne décidera une bonne fois que, de bonne foi, l'amitié se doit borner en deçà de l'excès. Si des amis s'apprécient sans heurts, peut-être non plus sans grand heur, en petits couples éthiques et tranquilles, je nie que nous tenions ci l'alpha, là l'oméga, de l'amitié. Plutôt l'amitié (et ainsi de toute affection) est capable autant de son étal état que de sa portée à la passion. Elle est apte à la mesure, *et* à la démesure. Elle peut combler et dévaster plus qu'il n'est permis. Or, dans l'espace (post)grec, les formes possibles

de la modération, de la maturation, furent prises le plus souvent pour des aspects *nécessaires* aux amis. Au lieu que l'amitié trouve un portrait contradictoire et changeant, elle fut fixée de rigueur dans les limites de la simple raison. Certaines de ses manifestations sont devenues son officielle définition, au détriment de l'amitié passionnée, maximaliste, illimitée, déraisonnable. Nos amies, nos amis, emportés par la virulente force de leur affection, seraient soudain *déplacés*. Encombrants, mal identifiés, allégués parfois mais incompris, ils, elles survivent évidemment, en marge des grands traités, à peine au détour des discussions sentimentales vers les deux heures du matin. Ce livre voudrait reconnaître l'amitié hors son exercice programmé: il n'est donc pas écrit *contre* les attachements ordinaires. Il essaie juste de ne pas s'arrêter à eux, de ne pas confondre le possible avec le spécifique.

Et s'il s'agissait de changer la pensée de l'amitié en réintégrant sa force exilée?

2. Il y aurait de l'adventice là où la tendance est de voir une essence, des caractéristiques. L'amitié (même la réputée *meilleure*, ou *vraie*, ou *parfaite*) ne serait pas toujours sans remous, ni troubles, ni affronts. Elle surgirait parfois brutalement, comme sous l'effet du coup de foudre. Elle passerait toutes sortes de limites, à commencer par celles de sa bienséance. Elle concernerait les femmes, les hommes, sans être menacée par le cours de la différence sexuelle. Elle ne constituerait pas d'avance le ciment de la société, ni l'horizon de la politique. Elle ne prendrait point par principe le rang inférieur par rapport à la dévotion, au patriotisme, à l'amour, au devoir familial; elle se jugerait à ses actes, chaque fois différente. Pour le montrer, nous devons beaucoup dépoussiérer, retourner les vestiges, inspecter les runes.

3. Des amis à l'excès, nous en avons au moins quelques exemples. Ami et Amile, deux chevaliers légendaires qui circulent entre divers textes médiévaux et furent même jadis fêtés comme saints, vivent ensemble malgré la lèpre du premier. Apprenant que le seul remède est du sang d'enfant, Amile aussitôt égorge ses deux garçons pour guérir Ami. Pylade n'hésite pas à secourir Oreste, à craindre la contagion de sa folie,

à endurer l'exil des parricides, à se proposer de mourir pour lui. Thésée retrouve Héraclès, qui a détruit sa vie, massacré sa famille, pour n'être plus rien que la preuve de sa propre faillite ; Thésée simplement lui dit *viens*. — Ou encore. Montaigne prend en si haute part l'événement de son amitié avec La Boétie, il la juge si exceptionnelle qu'il précise *c'est beaucoup si la fortune y arrive une fois en trois siècles*. Louis de Sacy, dans son *Traité de l'amitié*, loue ce sentiment qui *fait expirer* le gentilhomme François de Solis *sur le corps* de son cher Jean Laurent. Achille, qui pleurerait, qui hurlait et se couvrirait de cendres quand Patrocle revenait mort de son dernier combat.

Nous avons des exemples, bien plus nombreux que ceux que je rappelle brièvement. Curieusement, ces figures se trouvent aussi dans les livres qui, pour le reste, décrivent l'amitié comme précisément irréductible à ces comportements extrêmes. Montaigne donne le miracle, il l'exalte, sauf qu'il le met si à part des *amitez communes* que sa périodicité (une fois en trois siècles) et son accidentalité quasi absolue préviennent un discours à son sujet qui franchisse le cas *unique* de la relation d'Étienne et Michel. Louis de Sacy s'émerveille devant l'ami mort sur le corps du défunt, mais inlassablement prône une *amitié toujours éclairée, raisonnable, et sage*. Lorsqu'Emmanuel Kant qualifie Thésée et Pirithoüs, Oreste et Pylade de *chev[aux] de bataille des écrivains de romans*, il n'en vient pas moins de sacrifier nominalement à l'évocation de ces belles histoires. Comme si le discours normatif sur l'amitié, quand il ressasse les vertus du toujours égal, toujours constant, toujours modéré, ne pouvait cependant s'empêcher d'illustrer son projet par des récits, des personnages *a priori* sans rapport.

Cet écart interne prouve que l'amitié démesurée a d'une certaine façon été pensée par le corpus théorique (post)grec. Seulement toujours aux bords du bord. Images décoratives. Pieuses enluminures. Exemples contre-exemplaires. Indécentes extrémités. Sommités dédaignées. Les amis passionnés passent pour un épiphénomène, souvent adverse, alors qu'ils représentent l'extension de l'affection. Ce monde-ci a pris le pli, et, sans doute, s'il est des sociétés plus fondées sur l'amitié que d'autres, aucune n'a d'intérêt à la déraison comme principe. Même, cela ne signifierait rien que d'avoir le séisme en lieu de base ; rien, négativité du sens comprise.

Aimant par-dessus tout (je m'y essaie), nous faisons pièce à l'ordre, nous en modifions l'exercice, nous lui donnons une utopie (rêvons); nous ne le renverserons pas à force d'amitié.

4. Aristote a encadré l'amitié qui se nommait *philia* en sa langue. Par léger anachronisme — voilà une figure qui me plaît —, je dirais : il a encadré la *philia*, fait un très joli tableau, il l'a mise sous verre. Il l'a dotée de limites, bien carrées en l'occurrence. Avant et sans lui, l'amitié est également à rogner, resserrer, rapetisser, normaliser. Mais Aristote, selon sa coutume, perfectionne à un superbe degré la contention conceptuelle. La délimitation est si imposante que la philosophie, la théologie subséquentes ne sauront guère inventer mieux, dans les lieux intellectuels qui nous occupent du moins, de la Méditerranée à l'Europe à l'Amérique du Nord. Il est rare de voir un problème au fond si peu débattu. Les variantes sont là, innombrables, d'Épictète à Foucault, de Jankélévitch à Plutarque, de Derrida à Augustin; tandis que la marginalisation de la passion amicale n'est pas vraiment remise en cause, que l'ordonnement de l'affect conditionne encore les termes des controverses. Par Aristote surtout, l'idéal type s'impose, et la relégation de toute autre amitié prend d'immenses proportions. Le Philosophe majuscule n'est pas l'auteur de l'assourdissement, mais quel formidable silence grâce à lui!

La machine Aristote, perfectionnement de la méthode Platon, case l'étendue du réel dans le rationnel, avec la plus grande habileté. Les arguments contraires sont esquivés. Les plus fâcheux sont discrédités. À ce titre, le traitement réservé à la *philia* n'est pas extraordinaire : il fallait éliminer la pléthore, l'hyperbole. En même temps, Aristote fait la part belle à l'amitié, dès qu'il l'a débarrassée de ses *scories*. Aristote est *l'ami des amis*, un « *philophile* » malgré tout. Il aime trop le *logos* pour ne pas mutiler la *philia*, il est trop ami de l'amitié pour ne lui point conférer une place centrale, dans l'éthique, la politique; une place exorbitante, à vrai dire, qui mime le dépassement qui devait être annulé. Autre hypothèse, Aristote se rappelle que le *philos* de la *philosophie* renvoie à l'ami, et il doit à la fois rationaliser, exalter cette activité du sage. Enfin, c'est d'une société mâle qu'il parle, où le pouvoir s'établit entre hommes, où la pédérastie ne dure qu'un temps, où il faut justifier la réalité du *corps* de la

Cité (*l'Éthique à Nicomaque* s'ouvre sur la supériorité, pragmatique, de la politique dans le champ de la connaissance). L'importance théorique de la *philia* ratifie donc l'existence de cette démocratie particulière, qu'Aristote le métèque défend avec la foi de l'étranger inassimilable. Le succès de *l'Éthique* réside dans un goût immense pour l'amical, subordonné à la sophistication logique et au maintien du contrôle.

5. *L'amitié qui se nommait philia en sa langue*. Oh je sais, l'équivalence directe est douteuse. Il n'y a pas de traductibilité automatique des termes de l'amitié entre le grec et le français. Indéniablement, *philia* renvoie en général à un type d'union, qui, pour être volontiers solide, ne présuppose pas forcément un amour quelconque. *Philos* va de *cher*, *agréable* à *amant(e)*, il qualifie aussi les relations entre membres d'une famille, entre époux, entre un homme et un dieu. Plus, les emplois archaïques du terme — chez Homère en particulier — désignent surtout l'institution de l'hospitalité formelle et rituelle, que le linguiste Émile Benveniste nommait *hospitation*. Cette continuité sentimentale de *philia* (de l'animal au divin), son usage social (de l'accueil de l'autre hôte aux relations entre États) ne se superposent pas à la sémantique d'*amitié*.

Seulement, un tel écart n'interdit en rien d'approcher les *philoï* comme amis. Car après tout, dans aucune langue un mot n'égale que soi-même, et *ami* ne signifie pas uniment *ami*. Qui dira que l'amitié de la France et de l'Allemagne, que ma *petite amie*, que le *cher ami* de la réception mondaine, que mes cent nouveaux *amis* sur *facebook* ou *myspace* attestent d'un recours unifié au sens? Penser l'amitié passe par une construction de la signification. Nos mots ne veulent pas dire *ceci* ou *cela* de manière prédéterminée. L'effet social, l'habitude discursive comptent. Il nous revient de faire entendre l'amitié dans l'amitié.

6. Aristote prestidigitateur. Premier tour: il existe trois *formes* d'amitié, selon *l'utilité*, le *plaisir* et la *vertu*. La qualification ne dépend donc que de concepts *externes* à la *philia*. Les amis répondent en quelque sorte à l'appel des *choses aimables*. Pas de logique du sentiment, juste une conséquence affective déclenchée par des stimuli. Deuxième tour: les deux premières formes sont négligeables, puisque l'utilité et le plaisir sont des qualités

transitoires. De telles amitiés ne se nouent que *par coïncidence*, nous dit-on ; elles ne révèlent donc rien de la *philia*, qui, en dernière analyse, doit être prise comme l'amitié parfaite et vertueuse. L'intensité des amitiés n'est plus un sujet digne d'intérêt ; l'intensité de *l'aimable* règle tout. Et entre (vrais) amis, le tempo sera celui de la vertu, de la raison. Troisième tour : une *autre forme* que les trois déjà citées regroupent les relations dissymétriques (alors que les précédentes présupposaient l'égalité). Ces affections, par un jeu d'égalisations et de proportions, doivent finalement se régler sur le modèle donné plus tôt. Voilà comment Aristote intègre les variations, les disparités, en les ramenant à la différence statutaire, du père et du fils, du maître et de l'élève, du souverain et du sujet.

Prestidigitation réussie. L'amitié est sauvée de sa brutalité possible, elle est préservée malgré elle, devenue maintenant une *relation*, neutre *a priori* et adaptable, entre des acteurs qu'identifient leur poste dans la société, leur âge ou leur degré dans la vertu. *Exit amicitia*.

7. Les taxinomies de l'amitié ont souvent un vague air aristotélien. Elles oscillent entre un arraisonement référentiel et une typologie solidifiée, qui transfère les qualités des *philoï* aux genres de l'amitié. D'un côté, le moralisme (celui du dix-huitième siècle par exemple) sépare les affections du populaire de celles du savant (chez Kant) ou dresse des listes d'amitiés, comme chez Mme Thiroux d'Arconville : celles des sots, des enfants, des femmes et des hommes, des grands, etc. De l'autre, les *formes* se muent en *espèces*. Au cours de ses *Confessions*, Augustin se peint en ami changeant d'amitiés. Il est d'abord l'adepte adolescent de la mauvaise amitié, fondée sur la corruption, le mal et le larcin, lorsqu'il va voler des poires avec sa bande. Puis il devient partisan de l'amitié *esthétique*, où le plaisir est le beau — ce qu'il consignait dans son traité aujourd'hui perdu *De pulchro et apto*, et dont il nous reste ce rapide résumé, établi par son auteur : *Et je disais à mes amis : « Qu'est-ce que nous aimons, si ce n'est le beau ? »*. Enfin, après la conversion, Augustin peut confier à Dieu *il n'est de vraie amitié que celle que tu cimentes entre des êtres unis entre eux par la charité*. La plus haute *amicitia* a la vertu divine pour clé de voûte. Au bout du compte, l'amitié humaine doit s'effacer devant le ravageur et omnipotent amour de Dieu, selon une conséquence théologique qui se

portera très bien aussi en Islam, par exemple dans le soufisme fondateur du Persan Al Ghazali.

Un temps fort long, je crus avoir redécouvert, avec la passion, une amitié d'un *autre* genre, ni éthique, ni théologique, ni politique, ni esthétique, ni stratégique, ni économique; une amitié *pathétique*, douleurs et emportements compris. Il me semble aujourd'hui que la taxinomie est aussi un moyen d'éviter que *toute* amitié puisse être contaminée par son immense agrandissement. L'enjeu me paraît là encore davantage: remarquer la possible motilité des amitiés, et leur propension à défaire le cadre.

8. *Pour l'amitié passionnée, ce texte n'est écrit que pour elle, pour l'amitié, à l'infini. Pour les amis qui savent construire dans les temps de ruines.* Ainsi commença longtemps l'un des multiples livres précédant ce livre. La question, du début, était le portrait impossible d'une amitié ne se conformant pas à la douce description qui en est généralement donnée. Pour le reste, j'hésitais entre tant de voies, un procès de la philosophie vouée à la rationalisation du sentiment, un essai sur la persistance théorique des Grecs jusqu'aujourd'hui, une réflexion sur l'affection menée depuis la substance de nos vies. Plus d'une fois, le traité gagnait, et conservait, au bas des pages ou dans la conclusion, l'esquisse d'un devenir-littéraire. La formule était toujours instable, et ne réglait point son propre différend conceptuel. Elle provoquait un léger malaise chez les lecteurs les plus favorables: pourquoi n'allai-je pas plus dans cette direction ou l'autre, plus de grec, ou non, plus de Grecs du tout, en finir avec les autres et moi, ne plus déshabiller que la philosophie, etc. Par-delà les difficultés éditoriales et mes indécisions, je cherchais une cohésion du dire et du dit, gêné par ce souci esthétique qu'un ami qualifia de *néo-classique* (je n'ai jamais saisi pourquoi, exactement), et autant embarrassé par mon incapacité à trouver le moyen satisfaisant. Dans une espèce d'anniversaire — une décennie passée à penser l'amitié, l'habiter, n'y plus songer comme *sujet* —, à la faveur d'un relatif désœuvrement, sous le coup d'une faillite sentimentale ressemblant à mes anciens échecs, il m'est apparu comme une solution inscrite déjà au fronton, dès l'an deux fois mil. Cohérence avec *ce temps de ruine*: il fallait ruiner à son tour le manuscrit sur l'amitié qui

reproduisait la dissolution dans son dispositif d'écriture, et son système bien réglé de voix multiples ; le livre d'avant devrait rester, mais, vieilli, fissuré, défait un cran de plus, ramené à l'état de vestiges. Décohérence avec *l'infini* : il restera, c'est vrai, le sens d'un inachèvement à cette lente entreprise, car s'il nous est permis de rêver l'infini, nous ne le dirons que dans l'interruption programmée de notre discours, dans le non-fini que je ne cacherai pas.

9. M'intéressait d'écrire l'amitié avec un risque, une mise en jeu. Très vite, je rédigeai de courts textes liés aux sentiments que je partageais alors avec *elle*, avec *lui*. Ce furent pendant quelques mois les autres premiers mots du manuscrit, avant son existence assemblée. J'avais besoin de parler de nous aussi, d'avoir aux côtés d'Oreste, Électre et Pylade, Hubert, Hélène ou Caroline, que je ne nommais pas autrement qu'*amis*. Le risque ne tenait pas dans l'exhibitionnisme, en effet périlleux, et trop vite adulé, détesté. Le danger vraiment venait d'*invoker* ces gens, d'en faire un peuple d'ombres, et de tenir la rubrique des disparitions et métamorphoses au fur et à mesure que se développait la recherche. Quand ma saisie de l'amitié s'affermissait, s'infléchissait, se densifiait, se défaisait selon un mouvement complexe et singulier, je traversais trois désastres, six miracles, cent trahisons, et davantage de réconciliations. Avec mon dernier ami passionné, de si près tenu six mois et qu'emporte le vent au moment où je rédige ces lignes, j'avais eu l'impression ces derniers jours de janvier où nous marchions à Aurora sur la rive enneigée le long du lac, l'impression fugitive de deux héros romantiques tremblants et pâles sortis des livres de Goethe ou des Brontë. L'illusion est plus large, je me songe toujours trop échevelé, et je requiers mon *Sturm*, j'exige mon *Drang*. Le *je* d'ici est marri d'avoir perdu, trop excessif, les figures aimées que l'on ne devinera pas sous cet *il*, sous cette *elle*. Moi, je m'inflige la chronique des bonheurs révolus, des persistances sublimes, des évanouissements, parce que je crois, pour vous, pour vous convaincre, que je dois encore m'inscrire, dans le rapport à l'amitié subie, entretenue par LD.

10. Je voudrais dire le *tu* de l'amitié pour lui restituer sa sauvagerie. Sortir sa passion du bruyant silence théorique. L'appeler à moi, *toi*,

l'amie! Là, parler alors avec l'amitié dans ses intensités, même faibles, minuscules, dérisoires. Redonner l'extrême et ne pas célébrer que lui, prendre aussi la joie du presque rien, sentir de nouveau le goût du simple.